

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.

Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 29.

JEUDI, 20 JUILLET 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

L'Opinion Publique est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les États-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

UNE ARME NÉGLIGÉE

Le *Saturday Review*, journal anglais fort estimé, passant en revue les dernières élections municipales en France, s'étonne du peu d'intérêt qu'elles ont excité et du petit nombre de personnes qui se sont présentées au bureau de votation. Cependant, les questions en jeu en ce moment en France valent grandement la peine qu'on se dérange. C'est aux conseils municipaux que revient le pouvoir d'appliquer la nouvelle loi d'éducation. Comme celle-ci a pour but d'exclure tout enseignement religieux de l'école, les catholiques auraient dû tenir à se faire représenter le plus possible dans ces assemblées, pour faire échec au gouvernement. S'ils avaient déployé un peu d'activité, ils auraient entravé dans une large mesure le fonctionnement de la loi athée, car les amis du gouvernement ont fait aussi preuve d'une grande indifférence à l'endroit des élections.

Il n'est que trop vrai que la science du *self government* en est encore à ses débuts en France. Pour la majorité, le gouvernement, quel qu'il soit, est tout ; on attend tout de lui, et on est malheureusement prêt, surtout parmi les classes honnêtes, à le laisser tout conduire à sa guise. S'il pousse le pays vers les abîmes, tant pis pour lui ; il en sera responsable, et l'on se dégage ainsi lestement des préoccupations politiques, comme s'il n'y allait pas de l'avenir de la patrie, de la famille et de leurs plus chers intérêts.

Ces braves gens ne sont ni de leur temps, ni de leur époque. Ils comprendraient qu'on leur demandât de défendre au prix de leur sang ces intérêts qu'il ne veulent pas essayer de sauver par leur vote. On dirait que le scrutin leur inspire une espèce d'horreur ; on dirait qu'ils ne veulent pas lutter avec une arme qui est aussi bien celle du scélérat que celle de l'honnête homme. Aux élections de l'année dernière, les représentants de l'aristocratie, retirés à leurs châteaux pour l'ouverture de la chasse, dédaignaient de venir à Paris voter pour le seul candidat conservateur qui eut chance d'être nommé. C'est ce qui faisait dire à un journal légitimiste que ses amis s'entendaient admirablement à se plaindre mais non à agir !

Il nous semble aussi que les monarchistes ne savent guère profiter des nombreuses fautes de leurs adversaires. Les chefs, les grands noms, les journaux conservateurs ne tentent pas assez d'arracher une partie du peuple à ses maîtres actuels, à faire cause commune avec lui, à trouver un terrain sur lequel leurs intérêts seraient identiques. Pourquoi toujours parler d'un passé qui effarouche le peuple et qui ne sert en rien la bonne cause dans le présent ? On n'attire le peuple qu'en lui parlant de ses intérêts. Qu'on lui démontre que le radicalisme ne l'a pas enrichi comme il l'avait promis ; qu'on lui démontre l'augmentation des dépenses du gou-

vernement, qu'on lui fasse voir l'état exploité au profit des frères et amis, la France sans force au dedans, humilié et bafoué au dehors, le radicalisme en contradiction avec lui-même, et l'aspect des choses aura bientôt changé. Surtout que les monarchistes de toutes nuances mettent fin à des divisions qui font la force de leurs adversaires et les livrent sans merci aux caprices d'un Parlement, à la hauteur de toutes les audaces révolutionnaires.

Nos amis de France pourraient tirer de notre histoire, depuis le commencement du siècle, d'utiles, de salutaires enseignements. Où en serions-nous aujourd'hui si, après les événements de 1837-38, nous nous étions renfermés dans l'abstention au lieu de courir aux bureaux de votation, au risque d'y rencontrer les assommoirs de lord Sydenham ? Les Canadiens, sans fortune, sans influence alors, se sont sauvés grâce à leur activité, grâce à leur participation aux affaires publiques. Nous avons combattu aussi vaillamment sur le terrain politique—mais avec plus de succès—que sur le champ de bataille. Sans vouloir brûler de l'encens à notre vanité, nous pouvons dire que nous avons donné à la vieille France, à la vraie France, un exemple qu'elle devrait imiter. Franchement, si quelques-uns de nos hommes publics étaient appelés à diriger là-bas les affaires des monarchistes, nous le disons au risque de passer pour paradoxal, elles auraient bientôt changé d'aspect et ces représentants de la Nouvelle-France ne tarderaient pas à faire entrer la vieille France dans la voie de la régénération et de la justice !

A. D. DECELLES.

L'ÉGYPTE

Les affaires d'Égypte sont terriblement embrouillées à l'heure qu'il est. Il se trouve que l'Angleterre n'a rien gagné au bombardement d'Alexandrie, puisque l'auteur présumé de tous les embarras présents, Arabi-Pacha, s'est échappé de la ville avec l'armée égyptienne pour se diriger en toute hâte sur le Caire. Il serait bien plus difficile de l'atteindre en ce dernier endroit qu'à Alexandrie. Le Caire est une ville de l'intérieur, très fortifiée et il faudrait une puissante armée de débarquement pour en faire le siège. A la vue du résultat du bombardement d'Alexandrie, les Français qui avaient vu avec peine leur flotte rester inactive pendant que les cuirassés anglais faisaient feu de toutes pièces, se réjouissent presque de cette inertie. Les choses ne sont pas plus avancées qu'au premier jour. L'Angleterre redoutant de courir sus à Arabi-Pacha au Caire, demande à la Turquie de rétablir elle-même la paix dans les états de son vassal. Il est probable que celle-ci ne trouvera guère acceptable une tâche dont l'Angleterre s'était tout d'abord chargée et devant laquelle elle semble aujourd'hui vouloir reculer. On suit avec anxiété en Europe les derniers événements qui pourraient bien mener à un embrasement général.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

L'HOMME AU PHOSPHORE

“Donnez-moi la proportion des gazes qui constitueraient le corps d'Annibal à la bataille de Cannes, et je le ferai vivre, agir et commander devant vous.” Ainsi parlait devant un congrès scientifique réuni à Belfast le grand Moleschott, aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie et professeur à l'Université de la Rome régénérée par Humbert I. L'histoire ne dit point qu'il ait opéré ce prodige ; elle ne dit même pas que les *savants* de Belfast le lui ait demandé. Qu'est-il besoin de preuves depuis que Renan a proclamé toute belle phrase une bonne action, et depuis que la science s'est habituée à se contenter des affirmations les plus audacieuses ?

Grâce à ses doctrines matérialistes qu'il enseigne, dit-on, avec une verve et un aplomb remarquables, Moleschott, chassé, à cause d'elles, de l'université de Heideberg, a vu s'ouvrir devant lui les portes des universités de Turin et de Rome et, qui plus est, les portes

même du Sénat. Tant il est vrai que, sous le règne des principes *italianissimes* de la Révolution l'impiété et la forfanterie tiennent lieu de tout, d'esprit, de vertu, de clarté, voir même de patriotisme ! Après tout, la science révolutionnaire n'a point de patrie et le savant incrédule a droit à toutes les distinctions !

Quoiqu'il en soit, voyons un peu ce que ce Hollandais enseigne à la jeunesse italienne. C'est assez simple : il répète ce que tous les matérialistes ont dit depuis Démocrite jusqu'à nous.

Désormais, plus de distinction entre l'esprit et la matière : la matière est esprit et tout est à la fois esprit et matière. Comme il n'est point de matière sans esprit, de même il n'est point d'esprit sans matière : la nature en effet n'offre point une catégorie de forces immatérielles, et les preuves sur lesquelles on se base pour affirmer l'existence d'un esprit immatériel ne sont ni assez claires, ni assez fortes.

A ceux qui voudraient voir dans ces affirmations autre chose que le pur matérialisme des anciens grecs ou des modernes païens, nous dirions de lire quelques pages de plus et d'étudier le développement qu'il donne à ces principes. Que nous importe à nous qu'il ait des nuances entre les expressions dont se sert Moleschott et celles dont se servait Holbach ? Il nous suffit, pour plaindre l'Italie, de l'avoir dans ses chaires, de savoir que pour lui toute force végétative, animale et *intellectuelle* n'est qu'une manifestation et un effet des propriétés de la matière. A l'entendre, en mesurant le crâne et en étudiant le cerveau, le savant peut connaître l'origine de l'homme cachée jusque-là dans les nuages épais d'une *mythologie* sacrée. Que dis-je ? la physiologie peut pénétrer dans le monde mystérieux de l'organe intellectuel, et là, elle mesure avec une précision mathématique non seulement la rapidité du mouvement de la volonté, mais aussi le degré de chaleur lui-même qui détermine la sublime fonction de penser, et ainsi elle démontre à n'en pouvoir douter que ces actes sont essentiellement matériels. Quant au langage, vous aviez cru comme moi qu'il est l'expression de l'idée et que partant il suppose l'intelligence et en découle. Détrompez-vous. En appliquant les lois darwiniennes, notre honorable prétend démontrer que la parole est l'effet d'un mouvement réflexe ou automatique et que les mots abstraits eux-mêmes proviennent des sensations plastiques, concrètes, en sorte que la sagesse dérive de la sensibilité du palais.

En deux mots, pour Moleschott, l'homme est à la fois un alambic et une machine, rien de plus ; s'il pense, c'est en vertu du phosphore qu'il a absorbé ; s'il parle, c'est en vertu de la transmission d'un mouvement quelconque.

Aussi la *physique sociale* (sic) veut-elle qu'à des heures, des jours et des mois déterminés, les naissances, les mariages, les morts, les suicides, les homicides, tous les actes réputés libres, se succèdent dans le monde d'après une loi fixe et immuable, avec une régularité égale à celle qui se manifeste dans le mouvement des astres et des météores. Il y a plus : notre physiologiste se fait ici alchimiste, et, d'après lui, l'influence des astres sur l'organisme humain est telle que l'éducation elle-même n'y peut rien ni en bien ni en mal. Grâce à cette science nouvelle et miraculeuse que Moleschott appelle *Physique sociale*, la morale jetée à bas de *l'antel fragile* du libre arbitre sur lequel les métaphysiciens l'avaient élevée et placée sur l'humble fondement de l'utile, produira cette palingénésie ou ce renouvellement de l'humanité qui fut le rêve de tous les grands penseurs.

Pas n'est besoin de réfuter ces monstrueuses doctrines. Un moment de réflexion montre assez quelles en seraient les conséquences pratiques. Que deviendrait l'homme, s'il perdait un moment les sublimes traditions de sa divine origine, la foi aux nobles facultés qui le poussent à la recherche du vrai et du bien, la connaissance de sa destinée sur la terre et au ciel ? Que deviendrait la société civile sans lois, sans punition ni récompenses ? Hélas ! le monde en a fait et en fait de nos jours une triste expérience. L'homme découronné comme Nabuchodonosor et chassé de son palais royal, en est réduit à errer avec les bêtes fauves, à partager avec elles leurs facultés, leurs instincts, leur fin, à ne chercher comme elles ici-bas que la satisfaction des appétits

les plus grossiers et à n'attendre au-delà de la tombe que l'infinité vanité du néant. Pour la famille, les lois sur le divorce et sur le mariage civil passées dernièrement en France, à la veille de passer en Italie ; la loi de malheur sur les écoles et tant d'autres où les droits du père de famille et les droits de Dieu sont effrontément foulés aux pieds, tout cela ne nous dit-il pas bien haut quelles abominations les principes matérialistes recèlent dans leur sein ? Et enfin, une société d'hommes-singes, que peut-elle être autre chose qu'une agrégation où la force prime le droit, où l'anarchie règne et où le désordre domine ?

Je m'arrête : le lecteur peut voir plus loin, mais si de nos jours le sol tremble sous nos pas, soyons assez francs pour le reconnaître, cela tient à l'ignorance des grands principes philosophiques et à la légèreté avec laquelle on en traite même hélas ! souvent dans un monde qui devrait savoir mieux. Un homme comme Moleschott peut faire plus de mal et en fait plus en réalité que deux cents soldats de parade comme Garibaldi.

Moleschott est un matérialiste, c'est clair ; qu'il soit un impie, c'est plus clair encore. Comment le physiologiste qui se débat dans la fange aurait-il des yeux pour voir les choses spirituelles ? Dès la préface de son livre sur la *Circulation de la vie*, parlant de progrès, il écrit : " La voie du progrès s'ouvrira devant nous quand nous atteindrons le domaine des faits ; mais alors nous serons aussi loin des mystères de l'Eglise que des rêves de ceux qui s'appellent idéalistes. " Et après ce prélude, il se rit de Liebig qui ose encore soutenir que le monde est l'histoire de la toute-puissance et de la sagesse impénétrable d'un être supérieur et que l'âme humaine peut connaître sa dignité et sa situation dans l'univers. Avec un cynisme révoltant, il rejette l'idée de la Providence, la vie future, l'espérance du ciel, etc., etc.

C'en est assez ; et dire que cet homme est appelé un philosophe en Italie ! et dire qu'il a été créé sénateur en récompense des progrès scientifiques qu'il a fait faire ! Vraiment, c'est à ne plus douter de rien dans notre siècle de lumière ! Mais, pourquoi s'en étonner ? On appelle aujourd'hui les photographes des artistes et les versificateurs des poètes.

GIULIO.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 12 juillet 1882.

Lorsque le matin, en s'éveillant, on jette un regard distrait sur les gazettes, l'imbroglie égyptien est toujours à la première page et nous nous y arrêtons comme à un chapitre des *Mille et une nuits*.

C'est en vain que l'Irlande nous étale ses assassinats, et le Congrès ses discussions stériles. C'est en vain que les grèves, les incendies et les naufrages cherchent à captiver notre attention ; l'Égypte, seule, nous intéresse, Alexandrie nous fait ouvrir de grands yeux et l'Isthme de Suez nous éveille tout à fait.

Arabi-bey naturellement s'impose à notre esprit ; il nous semble l'entendre vociférer contre les chrétiens et prêcher la guerre sainte. Ce jeune fanatique, qui se donne des airs de prophète, oublie que le quinzisième siècle est bien loin de nous et que si le Coran a de bonnes maximes, les vaisseaux de la France et de l'Angleterre en ont de meilleures dans la gueule de leurs canons.

Le bombardement d'Alexandrie par la flotte anglaise a dû déjà calmer considérablement ses fureurs, et peut-être, que lorsqu'on lira ces lignes il sera mort ou prisonnier.

* * *

Arabi-bey et Dervicsh-pacha, le 11 juillet au matin : Arabi-bey.—Vous ne sauriez croire combien il me tarde d'envoyer à l'amiral Seymour, en guise de déjeuner, la plus belle espèce de pruneaux que je connaisse.

Dervicsh-pacha.—Vos canons et vos hommes sont prêts et vous avez des munitions et des vivres ?

Arabi.—Mon cher je n'ai qu'une crainte c'est que ce soit trop vite fini. Mes régiments ont un tel enthousiasme qu'ils sont capables de se jeter à la nage pour prendre à l'abordage la flotte anglaise qui nous menace.

Dervicsh-pacha.—Vous ne sauriez croire combien ce que vous me dites-là me fait plaisir ! Ah ! si nous pouvions couler les cuirassés anglais !

Arabi.—Eh bien ! vous n'aurez pas à attendre longtemps pour voir ce que vous désirez. Je suis tellement sûr de la victoire que vous pouvez déjà en télégraphier la nouvelle au Sultan.

Dervicsh.—Vous avez raison et..... (on entend un coup de canon) par Mahomet ! voilà que ça commence... Une poignée de main, cher Arabi ; car je pense que vous allez vous mettre à la tête des troupes ?

Arabi.—Me mettre à leur tête ! y pensez-vous ? cela n'entre pas du tout dans mes plans. Du reste, je ne sors jamais si matin que cela, à cause de mes rhumatismes.

Dervicsh.—Vous avez tort, car il va faire chaud tout à l'heure.

Arabi, à qui un obus anglais vient de couper une mèche de cheveux :

—Par le croissant ! Je crois que ces drôles ont osé tirer sur nous. Il n'y a qu'un amiral anglais qui soit capable d'un tel oubli des convenances.

Dervicsh.—Quel bombardement ! Jamais Alexandrie ne s'était réveillée avec un pareil carillon. Allons, rassurer Tewfik, peut-être le trouverons-nous évanoui dans les bras de ses femmes ; ce cher Khédive.

Arabi.—Evanoui ou tout à fait idiot. Je dois vous avertir que je tiens votre Khédive pour responsable de tout ce qui arrivera. Si nous sommes vainqueurs, je prends sa place ; si nous sommes vaincus, je le fais parler.

Dervicsh-pacha.—Allah est grand et Mahomet est son prophète !

Arabi.—Brigadier vous avez raison.

(On entend à ce moment une épouvantable explosion.)
Tous deux se sauvent en criant : Gare à la bombe !

* *

On entend tout le monde prophétiser que bientôt l'Angleterre va s'emparer de l'Égypte et fortifier le canal de Suez. Eh bien ! qu'elle s'en empare et qu'elle fortifie. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire à vous et à moi ?

On dit aussi que la France en général et Freycinet en particulier, ne sont pas satisfaits de ces probabilités. Cela est possible ; mais en revanche ce résultat ferait beaucoup de plaisir à M. Gambetta : il y a donc compensation.

Trop longtemps les Français ont été les gendarmes de l'Europe, des chevaliers redresseurs de torts : ils ont, tour à tour, fait et défait des royaumes, ils ont beaucoup travaillé à l'unité de l'Italie et de l'Allemagne, et donné au Saint-Père sa protection tout en préparant inconsciemment sa ruine.

C'est assez s'occuper des autres, qu'ils songent à eux-mêmes ; ce sera bien plus rationnel.

Qu'ils creusent leur grand canal maritime qui rendra inutile et superflu Gibraltar. Et, surtout, qu'ils gardent pour leurs côtes la fameuse statue de la liberté éclairant le monde.

Les Américains s'en soucient fort peu et le phare serait si nécessaire sur la jetée du Havre !

* *

On ne voit ces choses-là qu'en Amérique : Guiteau, qui prévoyait qu'après sa mort ses proches pourraient faire un trafic de son corps, avait recommandé au Rév. Hicks, à qui il a laissé son testament, que l'on respecte ses restes envers et contre tous.

Ce malheureux n'avait que trop raison de penser ainsi, car sa propre sœur, madame Scoville, vient d'écrire une lettre dans un journal de Chicago, dans laquelle elle réclame la propriété du corps de son frère. Il paraît qu'elle veut le faire embaumer et le promener de ville en ville où elle le montrera moyennant 25 cents d'entrée.

Est-ce une sœur ou une hyène ?

ANTHONY RALPH.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

LAC ABITIBI, 10 Juin 1882.

MON CHER M. JULIEN,

Vendredi, 2 juin, le petit steamboat *Mattawan* faisait son apparition officielle sur les eaux de Temiskaming. Inutile de dire que ce fut une merveille toute nouvelle pour nos bons sauvages. Tous accouraient ébahis au bord de la grève pour voir passer le "canot de feu." Ce qui excita surtout leur admiration, ce fut d'entendre le sifflet aigu qui faisait retentir l'écho des montagnes. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui ne voulurent prouver leur enthousiasme par des gambades et des hurlements frénétiques. Des chiens, la panique se transmit à la basse-cour, et le désordre se mit parmi la gent gallinacée qui se prit à fuir dans toutes les directions. Jamais excitation semblable n'avait eu lieu dans les régions si pacifiques de Temiskaming. Nul doute que ce jour ne demeure à jamais mémorable dans les annales du pays.

Pour moi, condamné que je suis à fuir toute civilisation, l'arrivée de ce nouvel engin fut le signal de mon départ. Le lendemain, à dix heures a.m., le Rév. P. Nédelec et votre serviteur, embarquons dans un solide canot pour notre voyage de la Baie d'Hudson. Avant de nous élaner sur la plaine liquide, permettez-moi de vous présenter nos deux braves canotiers destinés à nous servir de guides jusqu'à Abitibi. C'est d'abord : capitaine Pien Angocin, ou la *Brillante Étoile*, robuste indien qui cinq fois déjà a fait le voyage de la Baie d'Hudson. Il prend son temps, mais va sûrement. L'autre, qui tient le gouvernail, est un métis Algonquin du nom de Jean Langevin, qui ose se dire le neveu de Sa Grandeur Mgr de Rimouski. En effet, je crois remarquer chez lui une certaine tournure aristocratique. Avec d'aussi nobles pionniers nous pouvons aller au bout du monde. Notre canot est chargé sous l'eau.

Outre les provisions pour une course de trois mois, nous emportons un poêle pour notre chapelle d'Abitibi. Vous voyez que nous en sommes encore à la manière de voyager des temps primitifs. En face de nous une étendue de 25 milles de lac à traverser avec un vent de nord qui souffle à notre rencontre, voilà la première perspective de notre misère future. Définitivement, le vent de nord s'obstine à se maintenir au pouvoir cette année. Il n'admet aucune opposition. Qui sait quand se terminera son règne tyrannique ? Sous son souffle glacé, la nature reste interdite, la végétation est comme paralysée, et d'énormes blocs de glace se voient encore suspendus aux flancs des montagnes. Plus nous avançons vers le nord plus le froid fait sentir ses rigueurs. Les gelées blanches, la neige et la grêle sont à l'ordre du jour dans ces parages. J'ose espérer que vous êtes un peu plus favorisés que cela à Montréal.

Contraints que nous sommes de côtoyer toutes les Baies pour chercher un abri, nous ne pûmes atteindre que fort tard la tête du Lac Temiskaming. Là nous dressâmes notre tente pour y passer la journée du dimanche, et donner la mission aux gens de la place. Il se trouva plus de cent personnes à la messe. La moitié se composait de gens du chantier de M. Tiger, et quelques-uns de la concerne de M. Grant qui, tous deux, ont fait chantier cet hiver sur le Lac des Quinze. Il est bon de remarquer en passant, que c'est la première année que les chantiers sont poussés jusqu'à ces lointaines régions, distance de plus de 300 milles de la ville d'Ottawa. Le dimanche au soir, nous allâmes camper à cinq milles plus haut, c'est-à-dire au pied du troisième rapide des Quinze, où se trouvait la *gang* de M. Grant, avec qui nous passâmes la nuit, afin de leur donner la sainte messe le lendemain matin. Je profitai de ce moment d'arrêt pour prendre un croquis de la chute que les indiens appellent : *NitaShamonjamong*, c'est-à-dire "la chute des deux portages." La série de rapides qui se succèdent pendant vingt-deux milles avant l'embouchure de l'Ottawa, dans le lac Temiskaming, est connue sous le nom "Des Quinze," à cause des 15 portages qu'il faut y faire. Mais si, on compte les rapides, ils méritent plutôt le nom "Des Cent." C'est en fait de chutes et surtout de rapides, ce que j'ai vu jusqu'ici de plus pittoresque. Voici l'idée générale que j'ai pu m'en faire : après le troisième rapide, qui est plutôt une chute furieuse, l'Ottawa se divise en trois branches, qui chacune ont leurs rapides séparés par les îles. Au-dessus de cette ligne, nouvelles subdivisions, et ainsi de suite par une dizaine de degrés successifs jusqu'au lac des Quinze, d'où l'eau s'échappe du côté de l'ouest par une multitude de chenaux qui ont échappés à mon calcul. Les quinze ne sont donc pas formés par une rivière simplement, mais par cent petites rivières qui, à tout moment, se rejoignent et se déchargent les unes dans les autres, formant un réseau de cascades et une multitude d'îlots aux aspects les plus variés. Quelquefois ce sont des tertres arrondis et couverts d'arbustes aquatiques ; ailleurs des rochers abrupts aux flancs desquels se cramponnent d'énormes pins projetant leurs rameaux tortueux au-dessus de l'abîme, ou bien des cèdres touffus baignant leurs pieds et leurs vertes branches dans les eaux du torrent. L'onde, tantôt bouillonnante et couverte d'écume, tantôt s'aplanissant en calmes miroirs, passe successivement par toutes les couleurs du prisme, et forme sous les rayons étincelants du soleil le spectacle le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer.

Il y a dans cette seule région du cours de l'Ottawa, de quoi employer toute la vie d'un peintre. Voilà pour le côté poétique. Mais ce n'est pas toujours sous cet aspect béatifique que nos voyageurs considèrent la belle nature. Pour eux, quinze portages représentent peut-être une cinquantaine de charges au collier, de la misère, des roches, de la boue, des mouches noires, des brûleurs et des maringouins. Il est vrai qu'à la saison présente, ces charmantes petites bêtes se montrent encore très réservées, quoi qu'en maintes occasions elles aient déjà tenté d'affirmer leur existence.

A propos de cette partie intéressante de la création qu'on pourrait appeler le règne *moustiquaire*, n'en déplaie aux savants de par chez vous, j'ai recueilli parmi nos voyageurs une légende tout à fait curieuse : c'est une opinion accréditée parmi eux que l'apparition de cette race d'insectes sanguinaires est due au caprice d'une prétendue sainte qui, vivant seule au milieu du bois, demanda au bon Dieu quelque chose pour la désennuyer. Pour satisfaire à sa prière Dieu lui envoya les brûleurs, les moustiques et les maringouins, qui depuis ce temps, ont continué d'infecter les forêts. J'ai demandé le nom de cette sainte, personne n'a pu me le dire. Inutile d'ajouter que la pauvre sainte, malgré que l'on ignore son nom, se trouve cependant dans les litanies que tout voyageur répète quand quelque chose lui tombe sur les nerfs. Mais il y a cette différence entre ces litanies et celles de l'Eglise que dans les premières on omet toujours l'invocation : *ora pro nobis*.

Pour notre petite caravane, l'ascension périlleuse des quinze s'opéra de la manière la plus heureuse, de sorte que mardi matin, le 6 inst., nous entrions sains et saufs dans les eaux calmes du lac, dit aussi des quinze, à cause de ses aimables enfants. Autour de ce lac, il y a les plus belles terres du monde, point de roches, et y a les

LES
ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTE

ALEXANDRIE

La présence de l'escadre anglo-française dans le port d'Alexandrie donne un intérêt réel et tout d'actualité à la vue que nous publions de cette ville célèbre, que les Turcs nomment Iskanderieh.

L'aspect de la ville moderne n'est pas gai. Hors des murs, on n'aperçoit que des sables éblouissants, coupés de temps à autre par quelques rares palmiers, et la boue qui tapisse le sol. Du reste, point de promenade agréable; nulle avenue ou bragée. Il faut en excepter toutefois quelques jardins particuliers et le couvent des moines chrétiens. Une ligne redoutable de fortifications construites par Méhémet Ali entoure la ville nouvelle, au milieu de laquelle l'île d'Antirode se trouve enclavée.

En arrivant par mer, Alexandrie semble sortir du sein des eaux. Deux monticules apparaissent d'abord au loin comme deux montagnes dans l'enceinte de la ville arabe. Bientôt la colonne de Dioclétien, connue plus particulièrement sous le nom de colonne de Pompée, se découvre aussi avec son chapiteau colossal. Ces points servent de reconnaissance aux navires.

Les monticules situés dans la ville arabe ont une hauteur de cent cinquante à deux cents pieds et sont couronnés de deux forts élevés par les armées françaises.

Alexandrie possède une trentaine de mosquées. Comme la ville manque d'eau, on a cherché à y suppléer par les citernes. Chaque mosquée en a une. Les rues de la ville sont étroites et assez mal tenues. Point d'édifices modernes dignes d'être cités. Cependant l'ancienne île de Pharos, réunie au continent par une chaussée, en possède quelques-uns.

Comme dans tout le Levant, les maisons, à Alexandrie, ont leurs combles en terrasses. Point de fenêtres larges et hautes comme en Europe. Les jours qui en tiennent lieu sont fermés par des grillages en bois de différentes formes et disposés en saillie sur la rue. Ces treillis ou croisillons se trouvent si rapprochés, qu'il est impossible de voir, au travers du réseau de leurs mailles serrées, les personnes qui habitent les appartements. Les maisons bâties en pierres ont plusieurs étages dans les quartiers populeux. La partie supérieure est généralement en charpente.



LES ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTE : VUE GÉNÉRALE D'ALEXANDRIE

Comme centre commercial, Alexandrie a beaucoup grandi en importance depuis le gouvernement de Méhémet-Aly. Les Turcs avaient laissé ensabler le Port-Neuf, le seul qui fût autrefois abordable aux Européens, et le Port-Vieux menaçait de devenir impraticable par l'imprévoyante habitude qu'avaient ces mêmes turcs d'y jeter le lest de leurs navires. Ce dernier port, où l'amiral Brueys ne crut pas pouvoir abriter sa flotte, circonstance funeste à laquelle on dut la catastrophe d'Aboukir, contient aujourd'hui des vaisseaux de haut bord qui y entrent et en ressortent avec la plus grande sécurité. Le Port-Neuf est moins sûr; toutefois à cause de son entrée et de sa sortie plus faciles, il est le mouillage préféré par les navires de commerce. C'est là que se chargent et s'estivent ces milliers de balles de coton qui nous arrivent en Europe. On nomme *estivage* l'action de presser dans la cale les balles de coton, de manière à les réduire à moins de moitié de leur volume.

Comprenant toute l'importance politique d'Alexandrie, qui est la clef de l'Égypte, Méhémet-Aly mit tous ses soins à la réparation et à l'entretien de ses fortifications. Il a fait de cette ville un port militaire et y a établi un arsenal. Ainsi régénérée, Alexandrie a vu sa population s'accroître rapidement. De huit mille âmes qu'on y comptait à peine à l'époque de l'expédition française, le nombre de ses habitants s'est élevé à trente puis à soixante mille. Aujourd'hui la ville renferme cent trente mille âmes, y compris la population flottante.

Alexandrie, la ville la plus moderne de l'Égypte ancienne et la seule qui ait survécu à ses ruines, réveille de grands et imposants souvenirs. Trois époques ont marqué ses vingt-et-un siècles d'existence, et, durant cet intervalle, elle a été tour à tour l'Alexandrie macédonienne ou romaine, l'Alexandrie sarrazine ou arabe, enfin l'Alexandrie turque. Sa prospérité et sa splendeur ont été incomparables pendant les deux premières époques, on le sait. Sa décadence fut la conséquence naturelle de la chute du polythéisme dont elle était le foyer. Elle devint alors le siège d'un patriarcat, et la seconde métropole de la chrétienté. Néanmoins elle était encore florissante lorsque Amrou, lieutenant d'Omair, s'en empara après un siège de quatre mois, l'an 639 de notre ère. C'était la décadence irrémédiable. En effet, Alexandrie ne s'est relevée qu'après que l'Égypte, soulevée par Méhémet-Ali, eut secoué le joug de la domination turque.

à perte de vue. M. Tiger occupé en ce moment une vingtaine d'hommes à y ouvrir une ferme sur le côté nord. Sous le côté poétique, l'aspect du lac est assez monotone, à cause du peu d'élévation de ses rives, et du petit nombre d'îles qu'il renferme, mais il est immense et fourmille de poissons. L'eau a la couleur de celle de l'Ottawa. Il y a dans le voisinage de vastes et belles forêts de pin; l'érable et le merisier y croissent en abondance, et la grosseur du bois accuse une terre excessivement riche et fertile. J'admire surtout deux chênes énormes qui servent comme de portique, à l'entrée du dernier portage; ce sont les plus gros que j'ai jamais vu. Quand nous eûmes traversé le Lac Quinze, par un temps calme, nous entrâmes dans une rivière aux eaux boueuses où j'eus la chance d'accrocher un petit brochet à ma ligne traînante. C'est le seul qui céda à la tentation de mordre à ma brillante cueiller, dans tout notre trajet de Temiskaming à Abitibi. Pourtant nous sommes dans des eaux excessivement poissonneuses, mais le froid glacial qui règne encore dans ces contrées, engourdit la gent poissonnière à tel point qu'on ne peut l'attraper qu'au moyen de filets. Les sauvages en font des captures merveilleuses. On ne vit que de cela par ici, après que la chasse a cessé. Les canards se lèvent tout autour de nous. On rencontre ici les plus grosses espèces. Mais nos paresseux de sauvages ont oublié d'emporter un fusil et nous n'avons aucun moyen de nous procurer un petit régal de viande fraîche. Il est vrai qu'en revanche nous dévorons à belles dents de belles grillades de lard et que nos canotiers ne tirent jamais de l'arrière quand il s'agit de cet important devoir.

Il n'y a que sept portages du Lac des Quinze à Abitibi. Le premier que nous rencontrons depuis le matin se trouve sur la rivière Boueuse. Insensiblement le cours d'eau s'élargit et nous entrons dans le lac des Trembles, ainsi nommé de la grande quantité de ces arbres qui bordent les côtes et les îles. Le caractère de la végétation subit depuis cette limite une entière transformation. Le pin blanc n'apparaît qu'à de rares intervalles et le bois devient appréciablement plus petit. L'épinolette rouge abonde, mais elle n'atteint pas une grande hauteur. Le terrain est rocheux ou marécageux. En résumé le lac des Trembles est d'une grandeur étourdissante, mais peu pittoresque. Dans la partie nord pourtant d'énormes blocs de rocher, émergeant des ondes, donnent au paysage une beauté sévère, mais sans grâce. Angocin nous dit qu'il y a dans ce lac des mines de fer, d'argent blanc et d'argent jaune (c'est ainsi que les sauvages appellent l'or.) Il nous conduit même aux lieux où il prétend avoir fait ces précieuses découvertes, mais il se trouve que les eaux sont trop hautes, et que la mine est submergée. Le calme plat et les bourrasques de vent de nord se succèdent d'heure en heure et nous obligent souvent à chercher un refuge dans quelques anses abritées. Ce soir nous campons à l'entrée d'une petite rivière aux eaux argileuses que les voyageurs ont baptisée du nom de "Rivière ennuyante" et les sauvages du nom de "Crique au serpent." Il n'y a aucun rapide dans cette rivière, mais en revanche elle porte bien son nom, à cause de ses détours innombrables et de la monotonie de ses rivages. Nous dressons notre petite tente dans un épais fourré, à l'abri de tous les vents et nous nous endormons au bruit d'un concert que nous donnent les grenouilles de l'endroit, qui semblent avoir élu par ici leur demeure de prédilection. Car toute la journée nous les avons entendues de trois milles à la ronde, ce qui pourrait bien faire donner aussi à la rivière son beau titre de rivière ennuyante.

Au petit jour nous sommes éveillés par un concert d'une autre sorte, c'est celui des oiseaux. Jamais je n'en ai entendu d'espèces plus variées à la fois. A chaque nouveau chant je me faisais donner le nom de l'artiste par mes sauvages, et j'en ai rempli une grande page de mon calepin. Celui qui nous a le plus charmé est un tout petit oiseau que mon révérend compagnon prétend être le roitelet; les indiens l'appellent : *apakandjikuc*.

C. A. M. PARADIS, Ptre., O.M.I.,
Missionnaire.

(La fin au prochain numéro.)

La fête nationale française à Montréal

PIQUE-NIQUE CHAMPÊTRE à L'ÎLE GROSBOS

Nos concitoyens français ont bruyamment célébré leur fête nationale vendredi. Une foule de Canadiens-Français ont profité de l'occasion pour aller passer à l'île de Grosbois une journée charmante.

Le temps a été superbe, et sous les frais ombrages de l'île, on était absolument soustrait aux effluves torrides qui faisaient ressembler nos rues à une copie du Sénégal.

Tous les jeux, courses, etc., ont provoqué beaucoup d'intérêt; on s'est principalement intéressé aux courses des dames, en sabots, handicappes, ou avec telles entraves qui provoquaient des accidents assez curieux.

Plusieurs de nos concitoyens les plus distingués,

députés, ex-députés, membres de la magistrature, journalistes, avocats, échevins, etc., honoraient la fête de leur présence.

Les jeux, courses, etc., dirigés par les sous-comités, commencèrent de bonne heure, à l'île, et se suivirent presque sans interruption jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Les concurrents étaient nombreux, les prix furent vivement contestés et aucune des différentes luttes ne manqua d'intérêt. On porta à plus de 2,500 personnes la foule qui s'était rendue sur l'île.

Vers trois heures, un yacht à vapeur, annoncé par des détonations d'armes à feu, accosta à la rive nord de l'île. Il portait M. Van de Vliet, président de la société belge de Montréal, et plusieurs membres de la société française qui habitent Berthier, ainsi que quelques amis qui étaient venus de cette dernière localité prendre part à la célébration. Ces visiteurs furent reçus de la manière la plus cordiale.

Dans l'après-midi, on a tiré la tombola, qui n'a pas manqué de provoquer un vif intérêt.

Cette tombola a versé au fonds de secours de la société de bienfaisance une très belle somme. Les prix, au nombre de plus de cent, étaient tous fort présentables, quelques-uns de grande valeur.

L'excellent corps de musique "Harmonie de Montréal" sous la direction de M. Ed. Hardy, accompagnait les excursionnistes qui portaient presque tous la décoration du jour, le ruban tricolore.

L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner à bord des vapeurs et sur l'île. Tout s'est passé d'une façon admirable, et malgré le grand nombre des excursionnistes, il n'y a pas eu d'encombrement sur les bateaux, dont le service était des mieux organisés.

Cet excellent résultat ne fait pas peu d'honneur au comité de direction à qui nous offrons nos plus sincères félicitations.

Le comité se composait de MM. Schwob, Hirtz, Galibert, Helbronner, Daulne, Devits, Graincourt, Boucherion, Lacan, Boudet et Fauchille.

Les Français de Montréal doivent donc être fiers de la journée de vendredi. Ils ont chômé avec éclat et de la manière la plus digne leur fête nationale. C'est par de semblables démonstrations que leur colonie, dont l'importance augmente de jour en jour parmi nous, s'acquerra de plus en plus les sympathies de notre population.

SAMEDI SOIR.—La fête a été couronnée par un magnifique banquet. Des santés ont été portées à la Reine, à la France, au Canada, à la Presse, aux Invités, au Président de la République Française, à l'Alsace-Lorraine et aux Dames.

Le banquet était présidé par M. C. O. Perrault, vice-consul de France à Montréal.

On remarquait à la table d'honneur l'hon. J.-L. Beaudry, maire de Montréal, Messieurs Louis Fréchette, Bentley, consul du Brésil, Kolh-Bernard, fils du sénateur français de ce nom, le docteur Picault, ex-vice-consul de France et le président de la société de bienfaisance française.

La soirée a été agréable. Elle se prolongea jusqu'à 1 h. du matin. Nous félicitons les organisateurs de cette fête.

CHEMIN DE FER DU NORD.—A une assemblée des directeurs du chemin de fer du Nord, tenue la semaine dernière au Windsor, M. A. Davis a été nommé surintendant du chemin de fer du Nord, et M. W. E. Blumhart, secrétaire de la compagnie. Nous applaudissons à ces deux nominations, qui ont été faites exclusivement au point de vue des affaires. M. Davis a été élevé et a grandi dans les chemins de fer et il possède des connaissances précieuses, non seulement dans la mécanique où il excelle, mais dans l'économie générale des chemins de fer. Il est sévère, mais juste, deux qualités essentielles à un bon gérant de chemin de fer. L'exactitude, la ponctualité, l'esprit du devoir sont les seules conditions d'une bonne administration dans une carrière où des milliers de vies dépendent tous les jours d'un mécanicien, d'un conducteur ou d'un opérateur.

Nous avons foi en l'extrême prudence de M. Davis qui connaît la valeur d'un homme aussi bien que la valeur d'une machine, et les directeurs du chemin de fer du Nord ont compris leurs intérêts en lui confiant le poste difficile de la surintendance. Dans cette sphère agrandie, M. Davis pourra donner toute la mesure de son intelligence et de ses aptitudes.

M. Blumhart fera un excellent secrétaire. Il sait unir la fermeté à l'urbanité, et le public, nous l'espérons, n'aura qu'à se louer de ses relations avec ce monsieur.

Guibollard engraisse d'une façon désastreuse, ce qui le désole. Aussi toute allusion à son obésité l'irrite-t-elle au dernier point.

L'autre soir, une dame s'approche de lui dans un salon et s'écrie :

—Oh, monsieur Guibollard, comme vous prenez du ventre.

—Madame répondit-il sèchement, pourvu que je ne prenne pas le vôtre que vous importez.

L'ÎLE PERROT ET SES ENVIRONS

ESSAI HISTORIQUE

(De 1672 à 1872)

PAR T.-NAP. LE MOYNE, Ptre., BEAUHARNOIS

PREMIÈRE PARTIE

Histoire civile

(Suite)

Les "Actes et ordonnances révisés" portent... "que les conducteurs des bateaux ou autres voitures d'eau, de même que les voitures de terre qui transporteront des marchandises au Haut-Canada, délivreront au collecteur des douanes, au Coteau-du-Lac, un mémoire mentionnant la quantité et la valeur des différents articles." (1)

Ce poste a toujours été considéré important au point de vue militaire. Aussi, au siècle dernier, y entretenait-on une garnison en permanence.

Longtemps auparavant, en 1693, lorsque l'Angleterre menaçait Montréal et Québec, ce fut aux Cascades que 800 Iroquois voulurent faire la première attaque. On sait que l'ennemi disparut à la seule nouvelle que le chevalier de Vaudreuil s'avancit avec cinq compagnies de troupes du roi et 150 soldats de recrue, qui venaient d'arriver de France. (2)

Dans l'invasion américaine (1775), les Cèdres furent témoins de la belle victoire remportée sur les troupes confédérées.

On aimera, sans doute, à se rappeler l'organisation de notre milice vers la fin du siècle dernier.

Le gouvernement britannique, pour la défense des deux Canadas, tenait sur pied 6 à 7,000 hommes en temps de paix, et jusqu'à 30,000 en temps de guerre.

Pour aider les troupes régulières, le Bas-Canada était divisé en 52 divisions militaires. Tout homme de 16 à 60 ans était tenu d'enrôler son nom, en avril chaque année, sous les ordres du capitaine de sa paroisse. Chaque compagnie passait en revue quatre fois par année, ordinairement à la porte de l'église, le dimanche.

Cette milice sédentaire s'évaluait à au-delà de 52,000 hommes. Parmi cette milice, le sort choisissait 2,000 hommes pour former la milice incorporée à deux années de service. C'était à peu près le même système pour le Haut-Canada.

Seigneurie de Beauharnois

Des Cèdres, voulez-vous traverser à la seigneurie de Beauharnois, vous avez à votre disposition un bateau à vapeur qui remplace l'ancien *bac* traditionnel. Il vous laisse non loin de Sainte-Cécile de Valleyfield, ville manufacturière. Ici, le progrès marche à la vapeur.

En descendant, se présente sur votre chemin le village de Saint-Timothé, magnifiquement situé sur la "Chute-aux-Bouleaux" et sur le canal de Beauharnois. C'est à bon droit que ses habitants vantent leurs établissements religieux.

Vous voici à la ville de Beauharnois, deux milles en aval de l'entrée du canal, autrement dit Melocheville.

La ville de Beauharnois, incorporée en 1863, est le chef-lieu du district de ce nom. Ses principaux édifices sont : l'église, artistement décorée, un collège, un couvent, un hospice, un marché public et diverses manufactures. C'est un port de commerce considérable. Grâce à l'activité de son commerce, cette ville naissante promet de devenir très importante, surtout si le département des Travaux Publics vient mettre à exécution ses projets d'amélioration sur la rivière Saint-Louis. Cette amélioration devra multiplier la valeur des pouvoirs d'eau de cette rivière à l'endroit où elle traverse la ville.

Avant les hostilités de 1812, Beauharnois comprenait environ 200 familles américaines. Elles traversèrent presque toutes la frontière à cette époque.

La seigneurie de Beauharnois, ou Villechauve, fut concédée en 1729 au marquis de Beauharnois et au sieur Claude de Beaumont, son frère. Les héritiers Ellis en sont aujourd'hui possesseurs. Elle est arrosée par les rivières Châteauguay et Saint-Louis. A la décharge de celle-ci, dans le Saint-Laurent, était le domaine Saint-Louis, et plus haut le domaine du "Buisson."

A cette seigneurie se rattache la "Grande-Île" (3) qui divise le fleuve en deux chenaux. Celui du sud, appelé chenal de Beauharnois, forme dans son cours les rapides "Croche," les "Faucilles" et la "Chute-aux-Bouleaux." Ce fut pour éviter le poste du Coteau-du-Lac, alors occupé par un détachement anglais, que le général américain Wilkinson eut l'intention de descendre à travers ces rapides dangereux pour envahir le Bas-Canada. Il ne put pas cependant mettre son projet à exécution. Rebroussant chemin, il alla essayer une

(1) 6, *Guill.*, IV, chap. 24.

(2) *Garneau*, t. 2, p. 262.

(3) En 1813, le colonel de Lotbinière éleva sur la partie sud de cette île trois ou quatre redoutes, et y fit un chemin pour communiquer avec les forces du Coteau-du-Lac.

défaite à la "ferme Christler," au Haut-Canada, le 11 novembre 1813. (1)

Seigneurie de Châteauguay

En face de l'île Perrot, et aboutissant à la frontière de l'est de la seigneurie de Beauharnois, est celle de Châteauguay.

Elle fut concédée par M. de Frontenac au sieur Le Moine de Longueuil, le 29 septembre 1673. C'était la récompense des services rendus à la cause du roi et à M. de Frontenac lui-même, comme il l'atteste dans l'acte de cette concession... : "Dans le voyage que nous avons fait au lac Ontario où nous nous sommes servy de son ministère pour proposer à toutes les nations Iroquoises, que nous avions fait assembler, les choses que nous avons cru nécessaires pour maintenir la paix, le commerce et les sujets de Sa Majesté..." (2)

Ce fut là la confirmation d'une promesse qui lui avait été faite auparavant, celle "d'une concession de deux lieues de terre de front à commencer dix arpens au-dessous de la Rivière-du-Loup (aujourd'hui de Châteauguay) en montant dans le lac St-Louis du côté du sud et de profondeur trois lieues, ensemble l'île Saint-Bernard qui est à l'embouchure de la rivière, que M. de Courcelle, cy-devant gouverneur de ce pays, luy avait promise en considération du grand nombre d'enfant dont il est chargé et des services qu'il avait tiré du dit sieur Lemoyne dans le voyage qu'il avait fait aux Iroquois..."

Cette succession passa successivement à Louis, sieur de Châteauguay 1er, à Antoine, sieur de Châteauguay 2e. Elle fut acquise en 1706, par la famille Robutel de Lanoue (3), à qui elle appartenait encore au moment de la conquête. La famille de Lanoue vendit ce fief, le 8 juin 1765, aux Sœurs de la Charité, dites Sœurs Grises de Montréal.

Ce fut Mme d'Youville elle-même qui fit cette acquisition, dans la confiance illimitée qu'elle avait dans la Providence. Il ne fallait, en effet, rien moins que cette vertu pour tenter une pareille entreprise : outre la détresse causée par la guerre et la perte de ses fonds en France, cette communauté venait de voir, trois semaines auparavant, son hôpital détruit par un incendie. Mais l'avenir demandait des revenus pour l'hôpital qu'elle aurait à rebâtir ; Mme d'Youville n'hésita pas.

Lorsqu'elle prit possession de l'île Saint-Bernard (4), elle y trouva un moulin banal bâti au pied du tertre, vulgairement appelé la "Butte des Sœurs." Vu que ce moulin était trop éloigné des censitaires, elle en fit construire un autre, en 1765, sur la Rivière-du-Loup, à une lieue de l'ancien. Il était encore debout en 1839, époque où il a été remplacé par un troisième et au même lieu.

L'île Saint-Bernard, dont nous avons parlé, a une contenance d'à peu près un mille ; c'est un site des plus enchanteurs. La "Butte des Sœurs" située sur les bords du fleuve et sur la limite ouest de cette île, porte avec un religieux orgueil la grande croix brillante dont elle est surmontée. En descendant le fleuve, le voyageur ne peut se lasser d'admirer ce paysage.

Sur le déclin de la Butte, se tient encore ferme le premier moulin banal, construit par de Longueuil. S'il a perdu ses ailes mobiles, il a, en revanche, couronné sa tête d'un symbole de religion et s'est fait une parure tout de blanc ; c'est l'oiseau qui renaît de ses cendres. Il a perdu sa banalité. C'est aujourd'hui la chapelle des religieuses du manoir (5) qui est tout auprès construit.

Si nous avions ce que nous n'avons pas, la science archéologique, nous rechercherions l'origine de la "Butte des Sœurs." C'est un tertre très élevé et aux formes si régulières, que plus d'un croient que c'est le travail de l'homme. Pourquoi est-ce que ce ne serait pas un de ces *tumulus* ou tombeau de chef de tribu dans les âges reculés ? La science dira peut-être son mot plus tard. Ce qui paraît certain, c'est que ce fut un cimetière sauvage. En creusant, on y a trouvé à plusieurs reprises des squelettes humains, des flèches en cuivre, et entre autres un cercueil en chêne de forme particulière.

Les rivières Châteauguay et Saint-Régis arrosent cette seigneurie. La première est navigable dans tout son cours. Chacun sait que c'est sur ses bords que de Salaberry, avec sa poignée de voltigeurs et de chasseurs, a remporté, en 1812, son éclatante victoire sur les Américains.

Saint-Joachim de Châteauguay est la plus ancienne paroisse de la seigneurie. Elle est à 6 milles de Caughnawaga, d'où elle était d'abord desservie. On voit, en effet, que l'édit du 20 septembre 1721, signé par de Vaudreuil, Jean, évêque de Québec et Begon, ordonne que "ce fief, n'ayant aucune paroisse voisine et n'étant pas assez établi pour y en ériger une, continuera à être desservie, par voie de mission, par le missionnaire "des sauvages Iroquois du Sault Saint-Louis." (6)

Le premier registre paroissial date de 1736.

Saint-Joachim fut la paroisse *motrice* de plusieurs autres, selon l'expression du notaire Basset, au sujet de la première église de Ville-Marie.

À l'époque malheureuse de 1837-38, Châteauguay était encore la plus importante paroisse du district. Elle fut un des centres d'agitation. La révolte y a laissé de tristes souvenirs. On sait que deux de ses enfants, Cardinal et Duquet, sont allés mourir sur l'échafaud, pour avoir servi une cause qu'ils croyaient être celle des légitimes intérêts de leur pays.

FIN DE LA PARTIE CIVILE

CHOSSES ET AUTRES

ERRATUM.—Au dix-neuvième vers, en comptant de la fin du monologue intitulé *Arthur et Hermance*, publié dans notre dernier numéro, lisez :

A le faire pâmer ; ... l'auteur les fait si lourdes !

Au lieu de *a fait*.

L'élection des officiers de l'Académie de musique de la province de Québec vient d'avoir lieu. En voici le résultat :

Président.—M. Paul Letondal.

Vice-président.—M. Gustave Gagnon.

Secrétaire.—M. J. A. Defoy.

Trésorier.—M. Arthur Lavigne.

Comité de direction pour Québec—MM. Ernest Gagnon et N. Crépault. Pour Montréal—MM. R.-O. Pelletier, Edward Hilton, Septimus Fraser et J.-A. Fowler.

Cueillons dans les journaux français quelques détails inédits sur le rôle joué par Garibaldi pendant la guerre franco-prussienne. Nous y trouvons d'abord une description du cortège du héros à Dijon :

"Garibaldi *regnante*, MM. Bordone et *tutti quanti* prenaient leurs ébats dans la bonne ville d'Autun où leur simplicité lacédémonienne faisait la fortune des tailleurs, bijoutiers, pâtisseries, parfumeurs et restaurateurs. Au point de vue matériel, le petit commerce d'Autun n'était pas mal partagé. Cette ville, ordinairement paisible, ne manquait pas d'animation en ce moment ; on n'avait qu'à descendre dans les rues pour jour d'un spectacle fantastique et carnavalesque. *Il Corso* de Rome, le mardi qui précède le carême, ne présenterait pas, je pense, aux regards étonnés des voyageurs une plus grande variété de costumes.

"Voici Garibaldi qui promène sa goutte dans une voiture à la Daumont, attelée de quatre pur sang. Voyez ce gentleman rider qui caracole à la droite de la voiture, c'est Bordone ; le cheval qu'il monte ferait envie au Grand Seigneur, je crois qu'il coûte 5,000 frs. à l'intendance.

"Qu'il est beau ce grand gaillard de Bordone ! Quel bon goût ! Admirez sa taille souple prise dans une casaque écarlate toute brodée d'astrakan etre haussée de brandebourgs en soie noire. Remarquez, ces pesantes aiguillettes d'or, qui lui font deux fois le tour de bras ; elles m'éblouissent, tant elles reluisent. Et ces boîtes, et ces éperons d'or, et cette pelisse pendue aux épaules et fixée par des torsades d'or ! Mais il mérite tout cela, le pauvre garçon ! Il a eu des jours bien amers dans sa vie.

"Figurez-vous que dans le temps jadis, les officiers de la frégate l'*Ulloa* eurent la dureté de le faire expulser de la marine, sous le léger prétexte qu'il avait mangé la *grenouille* ; les insolents... Mains tribunaux eurent aussi la cruauté de le chamarrer de condamnations, et les envieux vont jusqu'à dire qu'il n'a pas des états de services suffisants pour commander à des garibaldiens ! Heureusement que le sort cruel s'est laissé attendrir.

"Remarquez à la gauche de la voiture M. le chef de la 2e brigade Delpech. Il ne monte pas un cheval pur sang, mais bien un bon gras normand qu'il pourra mettre à la charrue, quand il retournera dans les fermes qu'il a achetées avec le produit de ses économies. Il n'est pas si beau que les autres, lui, n'est-ce pas, lecteurs. Mais aussi c'est un républicain austère. Vous voyez, une simple veste de bure méchamment galonnée, fait son unique ornement. Il préfère dorer son gousset plutôt que sa personne ; il n'en est pas sage pour cela. "Voyez Lobbia ; il a une chemise de soie rouge, un sabre turc et un bonnet polonais, c'est que c'est un artiste, celui-là !

"Passons vite ; voilà Canzio, le Don Juan de l'année, l'enfant chéri des belles ; il est pomponné, bichonné, pommadé ; je parie bien que sa toilette coûte quelques milliers de francs au gouvernement."

On sait que Garibaldi ne fit qu'aider à l'écrasement de l'armée de Bourbaki qu'il était chargé d'aider. Voici comment un des premiers généraux allemands, le général Manteuffel, juge le talent militaire de Garibaldi :

"Si je suis déjà ici, si l'armée du général Bourbaki n'a pu échapper à une catastrophe, la responsabilité en est à Garibaldi. "J'ai envoyé quelques bataillons pour

"amuser le bonhomme devant Dijon : il a cru se battre sérieusement contre des forces ennemies. J'ai mis à profit sa distraction en lui laissant Dijon dont je n'ai que faire : je me suis jeté dans le Jura et le Doubs, et j'ai consommé ainsi heureusement la destruction de "la dernière armée."

Un autre officier allemand s'exprime dans le même sens :

"De tous les chefs un peu notables de cette lutte gigantesque, le vieux Garibaldi a bien prononcé le plus de paroles inutiles, et, en réalité, fait le moins d'exploits ; il mérite, par son excès de négligence, d'être vraiment honni. Au lieu de faire la guerre avec énergie, en octobre et novembre, où il pouvait nous nuire extrêmement, et de s'avancer sur Nancy et Bar-le-Duc, il ne bougea pas, se bornant à lancer les proclamations les plus ampoulées et les plus folles.

"Il nous a été plutôt utile que nuisible, et, si les autres généraux et les autres armées avaient ressemblé à lui et à ses bandes, notre victoire ne nous aurait pas coûté aussi cher..."

Voici, enfin, comment conclut le rapport de la commission d'enquête chargée par l'Assemblée Nationale d'apprécier les dépenses de l'armée des Vosges :

"En dehors des voies régulières et des corps réguliers, il ne peut y avoir ni garantie pour les finances, ni armée sérieuse, ni opérations militaires dignes de ce nom."

En outre, cette commission d'enquête parlementaire disait, en terminant son rapport à l'Assemblée Nationale :

"... Si le général Garibaldi avait été un général français, nous aurions été contraints de vous demander que ce rapport et les pièces qui le justifient fussent renvoyés par l'Assemblée au ministre de la guerre, afin d'examiner si le général Garibaldi ne devait pas être traduit devant un conseil de guerre pour y répondre de sa conduite, comme ayant abandonné l'ennemi, de propos délibéré et sans combat, des positions qu'il avait reçu mission de défendre, et ayant occasionné la perte d'une armée française et amené un désastre militaire qui n'aura de comparable dans l'histoire que les désastres de Sedan et de Metz."

Après cela, comprend-on l'Assemblée Nationale de France et le conseil municipal de Paris, qui, après la mort de Garibaldi, aient rendu tant d'hommages à ce faux grand homme !

Un vol d'enfant qui rappelle celui de Charley Ross, de si triste mémoire, a été commis lundi soir à Montréal. Le fils de M. Melvin Smith, âgé de deux ans et demi, a été enlevé du lit où il reposait dans la chambre de son père, au No. 583, rue de la Montagne, et les malfaiteurs ont laissé une lettre par laquelle ils demandent une somme de \$10,000 en or pour rendre l'enfant. La police fait d'actives recherches.

Au moment de mettre sous presse on nous apprend que l'enfant a été retrouvé.

Le département du feu de Hamilton, sous la direction du chef A.-W. Atchison, n'est pas inférieur à aucun autre dans la Puissance. Le chef Atchison, se rendant à un feu il y a quelque temps, fut précipité en bas de la voiture et reçut de graves contusions à la tête, aux épaules et dans le dos. Il est heureux de constater que c'est par l'usage de l'*Huile de St.-Jacob* qu'il guérit radicalement. Ce remède, dit-il, agit comme par enchantement contre les douleurs rhumatismales, les brûlures. C'est la panacée du département du feu.

Entre gommeux idiots... comme tous les gommeux. Ils causent de leurs femmes :

—La petite Rosita ?... dit l'un d'eux ; attendez donc ; il me semble que je la connais. Comment est-elle ?

—Elle est morte.

—C'est bien ça.

On joue un drame des plus corsés dans un théâtre de province.

Au moment le plus pathétique, le traître s'aperçoit qu'il a oublié son poignard.

Alors, d'une voix rugissante, il s'écrie :

—Meurs, misérable !... j'ai oublié mon poignard dans ma loge, mais c'est à coups de poing que je vais t'assommer devant ce brave public !...

Et la salle croule sous les applaudissements.

Un colonel inspecteur s'adressant à un soldat :

—Étes-vous content de la nourriture ?

Le soldat.—Oui, mon colonel.

Le colonel.—Comment vous partage-t-on la viande ? N'arrive-t-il pas quelquefois que l'un de vous reçoive une grosse portion et l'autre une petite ?

Le soldat.—Non, mon colonel, toutes les portions sont petites.

(1) Bouchet, *Topog. Description*, p. 115.

(2) Pièces et documents, etc., p. 355.

(3) *Vie de Mme d'Youville*, p. 232.

(4) *Vie de Mme d'Youville*, p. 236.

(5) Le manoir fut construit par la Mère Lemoine.—Depuis, c'est encore elle qui eut de si pénibles démêlés avec les sauvages du Sault, au sujet des limites de la seigneurie, en 1771.

(6) Edits et ordonnances, etc., t. 1, p. 462.



Lettres de M. le général de Charette et du marquis de La Rochefoucauld

Le président général de l'Union Allet, M. N. Renaud, a reçu il y a quelques jours les lettres suivantes :

NIAGARA, 2 juillet 1882.

Monsieur le président,

Je ne veux pas quitter le Canada, où je laisse la meilleure partie de mon cœur, sans vous remercier du chaleureux accueil que vous avez fait à votre colonel. Soyez mon interprète auprès de tous les Zouaves : dites-leur que je les ai retrouvés tels que je les avais laissés il y a douze ans, et que je compte sur eux comme ils peuvent compter sur moi.

Il faut que le grand principe que nous avons l'honneur de servir, et pour lequel nous répandrons tout notre sang s'il le faut, soit bien grand pour attirer sur nos Zouaves de tels honneurs et susciter de tels enthousiasmes.

Souvenez-vous qu'il faut que, phalange serrée autour du drapeau, vous soyez toujours au premier rang pour défendre les intérêts de l'Église et de son clergé. Ce sera la meilleure manière de prouver votre patriotisme.

Offrez à tous, de l'habitant au seigneur, l'expression de ma plus vive reconnaissance, et dites-leur bien que mon cœur de catholique et de soldat ne les oubliera jamais.

Un souvenir spécial au sénateur Trudel, qui nous a fait les honneurs de son beau pays avec une amabilité toute canadienne. Souvenez-vous qu'il a été un des premiers organisateurs du comité qui a envoyé les Zouaves à Rome.

Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment,

CHARETTE.

CHICAGO, 5 juillet 1882.

Mon cher monsieur,

Je me proposais de vous écrire avant de franchir les frontières canadiennes ; j'en suis déjà bien loin et ne l'ai point encore fait. Permettez-moi de réparer aujourd'hui, non cet oubli, mais ce retard involontaire.

Ce n'est pas que je veuille essayer de vous exprimer toute ma gratitude pour le bienveillant accueil et les gracieuses attentions dont j'ai été l'objet de votre part pendant mon séjour au Canada, ce serait trop difficile ; je veux seulement, en vous remerciant du fond du cœur, vous dire que j'en ai été vivement touché et que je ne l'oublierai de ma vie.

Ne pouvant, comme je le voudrais, écrire à tous mes amis du Canada, je vous prie d'être mon interprète auprès de chacun d'eux, et en particulier de M. le sénateur Trudel, de MM. de Montigny, Dr Piché, Vallée, Laroque, Drolet, McGown, et tous les autres enfin qui m'ont témoigné avec vous tant d'affectueuses sympathies.

Au revoir, cher monsieur et ami. Croyez bien à tous mes sentiments reconnaissants et dévoués,

Marquis de LA ROCHEFOUCAULD-BAYERS.

M. N. Renaud,

Président de l'Union Allet.

LA BATAILLE DE NAVARIN

La présence dans les eaux de la Méditerranée des flottes combinées de l'Angleterre et de la France, rappelle à l'esprit la célèbre bataille de Navarin, livrée le 20 octobre 1827, à la flotte turco-égyptienne par les escadres réunies de l'Angleterre, de la France et de la Russie.

La guerre entre la Turquie et la Grèce durait depuis sept ans. Les trois puissances intervinrent pour y mettre fin.

La flotte turco-égyptienne se composait de 78 vaisseaux de différentes grandeurs, et comptait 2,158 bombes à feu, ainsi que 19,200 hommes.

Les flottes alliées ne comptaient que 1,252 bombes et 8,850 hommes.

La science et l'habileté donnèrent la victoire aux amiraux européens.

Les hostilités n'étaient pas déclarées lorsqu'eut lieu cette sanglante rencontre.

« L'amiral Codrington, le plus ancien en grade, prit, selon les termes des instructions convenues, le commandement en chef des trois escadres. La journée du 19 octobre fut consacrée aux préparatifs. Le lendemain, 20 octobre 1827, à midi, le vent étant favorable, les signaux de préparation qui partirent du vaisseau amiral anglais, l'*Asia*, qui tenait la tête, suivi de l'*Albion*, du *Genoa* et de la frégate le *Darmouth*, mirent tout en mouvement. Immédiatement après venait la frégate la *Sirène*, portant le pavillon de l'amiral de Rigny, la *Scipion*, le *Trident*, le *Breslaw* et la frégate l'*Armide* avec les goëlettes l'*Alejon* et la *Daphnée*, placée sur les ailes : c'était l'escadre française. L'amiral de Hedein formait l'arrière-garde avec l'escadre russe, composée de trois vaisseaux de ligne et de quatre frégates. La flotte s'avavançait ainsi dans une belle ordonnance.

« Le port de Navarin a la forme d'un fer à cheval. Son entrée est commandée à l'intérieur par des batteries établies sur l'île de Sphactéria, et défendue en outre par d'autres batteries disposées des deux côtés de la passe. Les forts du vieux et du nouveau Navarin battent en outre la rade dans tous les sens. La flotte turco-égyptienne, composée de trois vaisseaux de ligne, d'un vaisseau rasé, de seize frégates, de vingt-sept grandes corvettes et autant de bricks, était supérieure en nombre aux trois escadres européennes réunies. Formée

sur trois rangs, elle présentait une forte ligne d'embossage qui, suivant la courbure du littoral, présentait la forme d'un fer à cheval dont chaque extrémité était flanquée par trois brûlots. C'était une véritable ligne de bataille. La force principale se trouvait réunie vers la droite. Il était deux heures de l'après-midi quand le vaisseau l'*Asia*, tenant toujours la tête, dépasse les batteries des côtes qui restèrent silencieuses et vint mouiller par le travers du vaisseau amiral turc ; derrière lui marchaient les autres navires de l'escadre anglaise. A deux heures vingt-cinq minutes, la *Sirène*, commandée par le capitaine Robert et où M. de Rigny vint arborer son pavillon amiral, put, par un mouvement de contre-marche, dont la précision hardie fut remarquée par les manœuvriers anglais, occuper le vide que laissaient entre elles la frégate égyptienne, portant pavillon amiral, et deux autres frégates faisant également partie de l'escadre d'Ibrahim. Le *Trident* se plaça à bâbord, le *Scipion* présenta le travers à deux frégates égyptiennes et à trois brûlots mouillés sur son flanc gauche. Le *Breslaw* prit son poste entre le vaisseau amiral russe et plusieurs grosses frégates turques. L'*Armide* demeura sous voiles, prête à se porter sur les points où sa présence serait nécessaire.

« Les trois escadres avaient évolué comme à la manœuvre, sans que rien bougeât dans le port ; tout se taisait également dans les batteries de terre. Il semblait que les vœux pacifiques des amiraux fussent exaucés. Ce fut alors que prit place l'incident qui devait changer le sort de la journée. Le commandant du *Darmouth* avait été chargé, pour préserver les escadres unies de toute tentative incendiaire, d'enjoindre aux brûlots turcs de quitter la place qu'ils occupaient aux deux extrémités de la ligne d'embossage, et d'aller prendre position plus loin. Un canot du *Darmouth* aborda le brûlot le plus proche pour lui faire part de cette invitation. Au moment où le canot anglais arrivait auprès du brûlot turc, un coup de feu, parti du bord de ce dernier, tua l'aspirant qui commandait le canot. L'équipage anglais riposta. Une nouvelle décharge du brûlot répondit. Le *Darmouth*, déployant ses voiles, se porta sur le lieu du combat et fit une fusillade sur les brûlots pour dégager son embarcation. L'amiral Codrington, sans perdre un moment son sang-froid, ordonna à une embarcation de se porter vers le vaisseau turc, où était arboré le pavillon amiral, afin d'inviter le chef de la flotte ottomane à faire cesser le feu de son côté. Un coup de feu partit de ce vaisseau turc et le pilote anglais qui conduisait le vaisseau parlementaire. Presqu'à la même minute, l'amiral de Rigny, monté sur la *Sirène*, qui était vergue à vergue avec la frégate égyptienne l'*Esnina*, héla ce navire avec son porte-voix, en l'avertissant que si les Egyptiens ne tiraient pas, les Français ne tireraient pas non plus. L'*Esnina* répondit à cette déclaration pacifique en envoyant un boulet dans la poupe de la *Sirène*, sur laquelle un homme fut tué. L'amiral français, indigné, foudroya l'*Esnina* de sa bordée de tribord.

« Ce fut le signal de la bataille. Les canonnières étaient à leurs pièces. Bientôt toute la rade retentit d'effroyables décharges, les batteries des forts s'allumèrent presque au même instant, et les vaisseaux russes qui formaient l'arrière-garde eurent à essuyer leurs feux. Les navires, on s'en souvient, étaient bord à bord ; les effets de l'artillerie furent donc plus terribles. C'était comme une affreuse mêlée, où les navires engagés tiraient dans toutes les directions. Bientôt le champ de bataille fut couvert d'épais nuages de fumée. Les Turcs et les Egyptiens combattaient avec la fureur du fanatisme et de la colère, et songeaient surtout à multiplier leurs coups sans prendre le temps de viser. Les marins des trois puissances, dont les vaisseaux étaient moins nombreux, l'artillerie moins forte, car ils avaient à répondre à la fois au feu des vaisseaux et au feu des batteries de terre, l'emportaient partout par la supériorité du sang-froid et de la science, et la lumière que les éclairs des canons jetaient par intervalle dans l'atmosphère épaisse où les flottes se heurtaient, leur suffisait pour prendre leur point de mire et pour bien placer tous leurs coups. Et puis la marine française et la marine anglaise, ces deux anciennes rivales, combattant côte à côte et l'une devant l'autre, luttaient de courage et d'habileté avec une noble émulation. On vit la frégate française l'*Armide*, qui, au début de l'action, était placée, avec la frégate anglaise le *Talbot*, à l'extrémité gauche du fer à cheval, supporter avec sa brave compagne le feu de cinq frégates turques, jusqu'à l'arrivée des frégates russes. Le capitaine Hugon reçut à la fin de la bataille des félicitations unanimes pour l'assurance de sa manœuvre et la vivacité avec laquelle il avait combattu. Tout près de l'*Armide*, le vaisseau le *Scipion*, capitaine Milius, engagé dans son beaupré par un brûlot enflammé, éteignit quatre fois le feu à son bord sans cesser de combattre et de tirer à la fois contre la triple ligne des ennemis et contre les batteries de terre. Le capitaine la Bretonnière, du *Breslaw*, apporta une assistance énergique à l'*Azof*, dans un moment où ce vaisseau amiral était fort maltraité. Le chef de l'escadre russe en remercia particulièrement M. de Rigny après le combat. Il y avait dans le port et la rade de Navarin cinquante bâtiments de guerre engagés les uns contre les autres qui, de tous côtés, vomissaient la flamme. A mesure que la bataille se prolongeait, le spectacle de-

venait terrible. Des bâtiments sombraient ou prenaient feu et sautaient en l'air. Alors, éclairant la baie comme d'immenses flambeaux, ils laissaient apercevoir toute l'horreur du tableau : des blessés, des mourants, des morts flottant sur les flots, des débris de mâture, et la lutte continuant toujours aussi vive et aussi ardente au milieu de cette grande destruction.

« A cinq heures du soir, la première ligne de la flotte ottomane était détruite. Les vaisseaux et les frégates étaient coulés, rasés, incendiés. A sept heures, il ne restait des formidables armements des Turcs qu'un petit nombre de navires qui s'en allaient à la côte et se brûlaient eux-mêmes.

« La marine turque avait combattu avec le fanatisme du désespoir. Cette bataille, dont l'incident du canot du *Darmouth* avait été l'occasion, mais dont la véritable cause avait été l'inflexible refus opposé par le sultan Mahmoud à l'armistice que les puissances chrétiennes voulaient établir entre les Grecs et les Turcs, coûta au sultan 6,000 hommes, 3 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 26 corvettes, 12 bricks et 5 brûlots. La marine de l'empire ottoman avait cessé d'exister. »

ALFRED NETTEMENT.

QUELQUES COMBLES !

Le comble de la lyre :
Faire vibrer les cordes du patriotisme.

Le comble de la prudence :
C'est, pour Sarah Bernhardt, de mettre des pierres dans ses poches les jours de grand vent, pour ne pas être enlevée.

Le comble de la curiosité :
Mettre une girouette à son fond de pantalon pour savoir d'où vient le vent.

Le comble de la force :
1o. Porter quelqu'un jusqu'aux nues.
2o. Soulever... l'indignation publique.

Le comble de la cruauté :
C'est, pour un roi, de faire couper ses favoris.

Le comble de la paresse :
S'appuyer sur un théorème de géométrie pour démontrer le suivant.

Le comble de la voracité :
Dévorer l'espace.

Le comble de la chaleur :
Fondre sur l'ennemi.

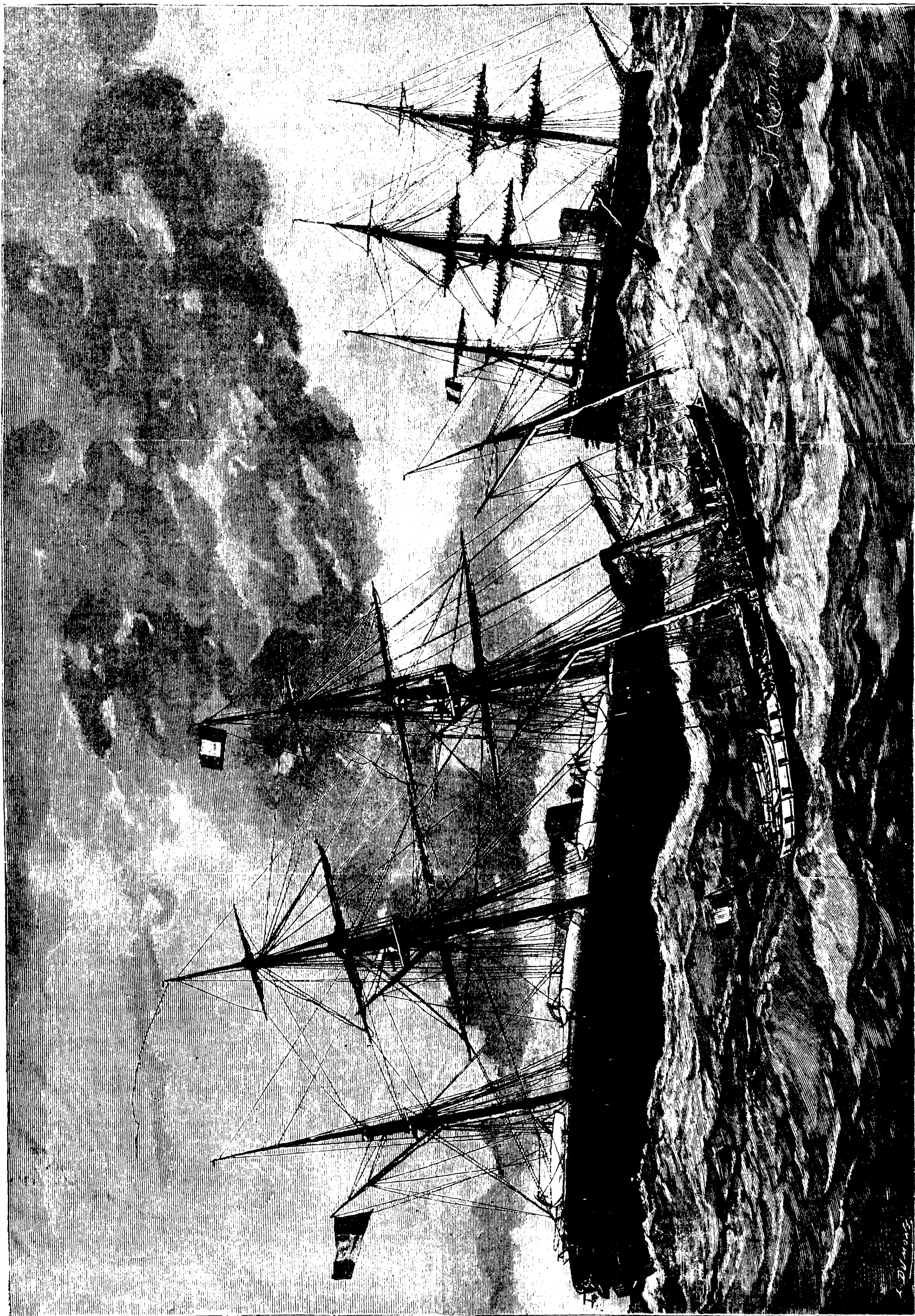
Le comble de l'amour du savoir-vivre :
Demander à un sculpteur de vouloir faire votre statue équestre à cheval sur l'étiquette.

Le comble du génie :
Arriver à détourner le cours... de la Bourse.

Le comble de l'agiotage :
Spéculer sur des actions de grâces...

La Consomption guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYBS, 148, Power's Block, Rochester

\$200 de récompense.— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.



Le Forbin.

L'Aspic.
LES ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTÉ : L'ESCADRE FRANÇAISE ARRIVANT DANS LES EAUX D'ALEXANDRIE

La Galissonnière.

NOUVELLES DIVERSES

Une femme de la Virginie, âgée de 80 ans, vient de prendre son treizième mari.

M. Gagné est élu dans les comtés unis de Chicoutimi et Saguenay par une majorité de 1,100 voix.

On mentionne le nom de l'hon. M. Garneau comme devant succéder à l'hon. M. Fabre au sénat.

M. A. Dugas, magistrat de police de la ville de Montréal, a été nommé juge de paix pour toute la province de Québec.

Un bulletin de Londres en date du 16 courant annonce qu'un grand nombre d'Européens ont été massacrés au Caire (Egypte). On attend d'autres dépêches avec anxiété.

M. l'abbé Archambault, fils de l'hon. Louis Archambault, ordonné dernièrement au collège de l'Assomption, est le 196e prêtre sorti de cette maison en moins d'un demi siècle.

On dit à Washington que le bouquet que madame Scoville a essayé de faire remettre à Guiteau, la veille de son exécution, contenait une quantité d'arsenic suffisante pour empoisonner douze personnes.

La semaine dernière, à Montréal, à la résidence de sa fille, madame Lafrenière, s'éteignait un autre de nos braves vétérans de 1812. Le défunt, qui a nom Augustin Brodeur, était âgé de cent trois ans, et jusqu'au dernier moment il a conservé toutes ses facultés intellectuelles.

M. C.-O. Perrault, vice-consul de France à Montréal, doit prochainement aller visiter Chicago et autres villes de l'ouest, en compagnie de M. le baron de la Grange et de M. le vicomte de Talhouet. M. de Talhouet est le fils du marquis de ce nom, qui a été ministre sous Napoléon III.

Suivant le recensement fait en 1881, il y a en France dix villes qui ont plus de 100,000 habitants, savoir : Paris, 2,225,910 ; Lyon, 372,887 ; Marseilles, 357,530 ; Bordeaux, 220,955 ; Lille, 174,943 ; Toulouse, 136,627 ; Nantes, 121,965 ; St-Etienne, 120,120 ; Rouen, 104,721 ; le Havre, 102,615.

L'année 1881, qui était la plus remarquable relativement au nombre des émigrants européens, 600,000 environ qui débarquèrent aux Etats-Unis, sera dépassée par l'année 1882. En un seul mois, il est arrivé, dans le seul port de New-York, 90,019 émigrants.

On annonce que les récoltes feront défaut en Angleterre cette année. Si elles sont bonnes au Canada et aux Etats-Unis, les Anglais n'auront pas à redouter de mourir de faim. Leur malheur fera la fortune d'un grand nombre d'autres.

L'Allemagne consomme plus d'allumettes qu'aucun autre pays, ce qui tient probablement à l'usage presque général du tabac. La consommation d'allumettes par tête et par jour est en Allemagne de 10 à 15, en Belgique de 9, en Angleterre de 8, et en France de 6.

Suivant les rapports officiels, la valeur des produits de la pêche en 1881 a été de \$15,817,162.64. La valeur des mêmes produits pendant l'année précédente était de \$14,499,979, soit une augmentation pour 1881 de \$1,317,182.93, sans avoir compté la pêche du Manitoba et des territoires du Nord-Ouest.

NOMINATIONS.—M. Lecavalier, M.P.P. pour Jacques-Cartier, est nommé registrateur à Montréal, en remplacement de M. Sicotte, appelé à d'autres fonctions. M. Lalonde, M.P.P. pour Vaudreuil, est nommé au département des timbres, à Montréal, en remplacement de M. Coullée, décédé.

MM. Lecavalier et Lalonde ayant accepté des emplois sous le gouvernement local, leurs mandats pour Jacques-Cartier et Vaudreuil sont vacants.

L'ACCIDENT DE CAUGHNAWAGA.—M. V.-N. Burtin, prêtre missionnaire de Caughnawaga, dit que le jeune homme qui s'est noyé près de ce village, ces jours derniers, s'appelait Ls-Joseph Saint-Omer ; il était Belge de naissance, de la commune de Relleygen (Flandre Occidentale). Après quelques années passées à l'école apostolique des Pères Jésuites, à Turnhout, en Belgique, il s'était destiné aux missions indiennes de St-Albert et de la Saskatchewan, dans le Nord-Ouest, et était arrivé dans ce but au Canada dans le courant du mois de juin

dernier. Il devait passer chez M. Burtin le temps des vacances, pour aller au collège d'Ottawa à la rentrée des élèves et y finir ses études. Il se disposait à entrer au noviciat des RR. PP. Oblats et à recevoir le sacerdoce avant de partir pour ces missions.

Le défunt a été inhumé à Lachine, dans le cimetière des Pères Oblats.

La guerre ayant été déclarée à l'Egypte par l'Angleterre, il ne sera peut-être pas sans intérêt de connaître la force de l'armée régulière anglaise. Le budget de la présente année pourvoit au maintien d'une armée de 135,000 hommes qui, avec celle des Indes (190,000 hommes), permet à l'Angleterre de mettre sur pied plus de 300,000 hommes. Elle a en outre ses forces de réserve, comprenant la milice, les volontaires, etc., au nombre de 445,000 hommes, et sa marine, la plus forte du monde, sans compter ce qu'elle pourrait obtenir de ses colonies.

Nous sommes arrivés à la saison des chaleurs après un des printemps les plus tardifs que nous ayons encore eus. Des observateurs expliquent que ce retard est dû à la fonte très lente des neiges sur les immenses chaînes des montagnes rocheuses et les plateaux qui les avoisinent. Cette neige aurait continuellement refroidi l'air. Ce n'est que sous les effets du soleil de juin qu'elle est disparue rapidement, et la preuve, c'est que le Missouri et ses tributaires viennent de se gonfler par suite de la fonte de ces neiges.

A Saint-Vincent de Paul, la semaine dernière, vingt-cinq prisonniers du pénitencier ont été envoyés aux carrières, près de la prison, sous la surveillance de quatre gardiens, qui ont pris le dîner avec eux et leur ont accordé ensuite vingt minutes pour fumer et se délasser. Deux de la bande, Alexandre Bertrand et J.-B. Dragon, profitant d'un moment d'inattention, se sont éclipsés et ont détalé vers le bois voisin. L'un des gardiens, M. McEveline, s'est mis à leur poursuite et est parvenu à se rapprocher de Dragon, auquel il a ordonné de se rendre en tirant un coup de pistolet en l'air pour l'effrayer, mais Dragon ne tint aucun compte de cet ordre et continua à fuir. Alors le gardien dirigea sa carabine de son côté et fit feu. Dragon porta une main à sa tête et tomba, et quand le garde vint à lui, il était mort. L'autre prisonnier n'a pu être atteint. Il y a eu enquête et le gardien a été justifié.

Naissances

Au Village St-Jean-Baptiste, le 10 courant, la dame de A. Vilbon, écrivain, médecin, un fils.

A Berthierville, le 14 courant, la dame de M. Narcisse Jalbert, un fils.

COLLÈGE D'OTTAWA

Dirigé par les RR. PP. Oblats.

CONFÈRE LES GRADES UNIVERSITAIRES.

LES COURS S'OUVRIRONT LE 6 SEPTEMBRE.

COURS COMMERCIAL ET COURS CLASSIQUE.

On donne une attention toute spéciale à l'étude des sciences pratiques. L'anglais est la langue officielle du Collège, mais les deux langues, anglaise et française, y sont également enseignées et parlées. L'enseignement du dessin entre dans le Programme et se donne gratuitement. Les différents Départements de l'enseignement et de la discipline sont confiés à des prêtres d'une longue expérience.

On veille avec un soin tout paternel à la conduite, à la santé, et aux progrès des élèves. Les parents reçoivent un bulletin mensuel.

Le Collège est éclairé au gaz, chauffé à l'eau chaude et pourvu de bains à l'eau froide et à l'eau chaude. Cours vastes et spacieux. Gymnase complet. Maison de campagne à un mille de la ville.

Les départements domestiques sont sous les soins des Sœurs de la Charité.

MEDAILLES PAPALES

Sa Sainteté Léon XIII vient de donner au Collège d'Ottawa une marque de haute distinction, en accordant une médaille annuelle pour les élèves du cours de Philosophie.

Pour tout ce qui concerne le cours d'études, la méthode d'enseignement, les examens requis pour les Grades Universitaires, voyez le Prospectus, que l'on envoie sur demande.

CONDITIONS : Pension, Enseignement, Lit et Garniture, Lavage et Honoraires du Médecin, payables d'avance au commencement de chaque terme, en Septembre et en Février.

COURS COMMERCIAL..... \$150
" CLASSIQUE 160

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Oh ! nos assiettes !

Une cuisinière est renvoyée par ses maîtres. Elle en prend bravement son parti et, avant de quitter la maison, va naturellement causer avec la portière.

—Comment, lui dit celle-ci, vous ne regrettez rien en vous en allant ?

—Rien du tout ! Ah ! si ! je regrette le chien, parce que c'est lui qui lavait mes assiettes !

* * *

Entre deux jeunes gens :

—Alors, tu as obtenu un rendez-vous pour cet été ? Tu sais où elle va ?

—Non : elle m'a seulement dit qu'elle allait à la mer...

—C'est... vague !

LES ÉCHECS

Montréal, 20 juillet 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 318.—MM. F. H. Gingras, Trois-Rivières ; H. Lupien, J. Maurien, Québec ; L. Dargis, Montréal ; E. Legault, Ottawa. N. P. Sorel ; L. O. P., Sherbrooke ; A. P., Arthabaska ; V. Gagnon, S. Tardieu ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin M. Lafrenais P. Fabien, Montréal ; Un amateur, Terrebonne.

NOUVELLES.

Fin de conversation entre députés français :
—Tout cela n'empêche pas que le président de la République ne soit très fort aux échecs.
—En effet... M. Grévy joue aux échecs et M. Gambetta joue... avec les échecs.

RÉSULTAT DÉFINITIF DU TOURNOI DE VIENNE.—C'est par erreur que nous avons annoncé dans notre dernier numéro que M. Steinitz avait gagné le match supplémentaire. La première partie a été gagnée par M. Winawer, mais la seconde ayant été remportée par Steinitz, les deux champions se sont partagé les prix. Cette belle et grande lutte s'est donc terminée comme suit :

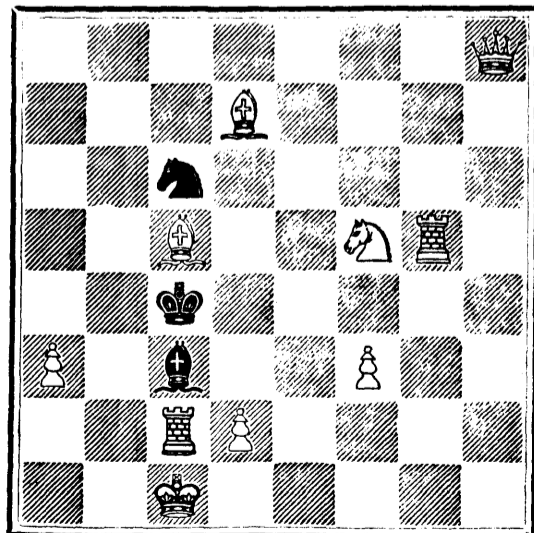
- 1er et 2e prix, partagés entre MM. Steinitz et Winawer : 2,000 florins papier et 3,500 francs en or.
- 3e prix, M. Mason : 1,200 francs.
- 4e et 5e prix, partagés entre MM. Mackenzie et Zukertort : 1,400 francs.
- 6e prix, M. Blackburne : 400 francs.
- Prix spécial pour le meilleur résultat contre les trois premiers vainqueurs, M. Zukertort : 800 francs.

PROBLEME No. 319.

Composé par M. C. E. DENNIS.

Ce problème a obtenu le prix spécial du meilleur 2 coups au concours du *Croydon Guardian*.

NOIRS.—3 pièces.



BLANCS.—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 318.

Blancs.	Noirs.
1 D 7e R	1 R 5e F ou 5e D
2 R 2e R	2 ?
3 D 3e R, échec et mat.	

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

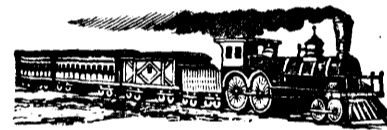
La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogulstes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Arrangements spéciaux pour voyages pour l'été à

CACOUNA ET PETIT METIS

A commencer du 1er JUILLET, un train de passagers quittera la Pointe-Lévis à 1.20 P.M., les SAMEDIS, se reliant à la Chaudière avec le train parti à 7.30 A.M. de Montréal, pour se rendre à

CACOUNA ET PETIT METIS.

Au retour, il quittera Petit Métis les LUNDIS à 7.30 du matin, à commencer du 3 juillet.

Ces trains feront le service pendant la saison des bains, et se relieront à Lévis par le bateau de la traverse, entre cette ville et Québec, avec le train Eclair du chemin de fer du Nord qui arrive à Montréal à 9.10 h. P.M., le lundi, ou avec le bateau Montréal arrivant à Montréal le mardi matin.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

Bureau du chemin de fer, Moncton, 24 juin 1882.



Navigation de la Trent.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

L'adjudication des travaux pour les canaux de Fencou Falls, Buckhorn, et Burleigh, qui devait avoir lieu le cinquième jour de juillet par chain, est inévitablement remise aux dates suivantes:

Les soumissions seront reçues jusqu'à mercredi, le deuxième jour d'août prochain. Les plans, devis, etc., seront prêts à être examinés (aux endroits déjà mentionnés) samedi, le cinquième jour de juillet prochain.

Par ordre,

A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 Juin 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

JUILLET 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPECHES, Fermées, A. M., P. M. Lists various telegrams and their destinations like Ontario, Québec, and the United States.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs, 10c. Botaniques de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ut.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

A. BELANGER MEUBLES

PREMIERE CLASSE

Spécialité d'Ameublements de Salon

276 RUE NOTRE-DAME

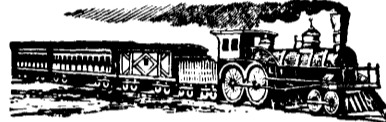
MONTRÉAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Ete-1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Part de Pointe Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax. Includes times and dates.

Ces trains viennent en connexion à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p. m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Pasajébiac, etc. Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX REDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Bastiouché, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Edouard et tous les points des Provinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef, Moncton, N.-B., 1er juin, 1882-52 f.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, J. B. C. L. C. R. et M. P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L. L. D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



CANAL WELLAND

Avis aux Entrepreneurs

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour le Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 11e jour de JUILLET prochain, pour certains changements à faire à l'écluse No. 2, sur la ligne de l'ancien Canal Welland, et l'agrandissement de la dite écluse.

On pourra voir une carte de l'endroit ainsi que les plans et devis des travaux à faire, à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Thorold, dès et après MARDI le 27e jour de JUIN prochain; l'on pourra aussi obtenir des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque de banque accepté pour la somme de \$1,500; cette somme sera consignée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour l'exécution des travaux aux taux et prix offerts, et aux termes et conditions stipulés dans le devis.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 22 mai 1882.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

Etc., Etc.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre:

- 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.